



RACISME EN PROCÈS

MAÏRONNAGES

LES QUESTIONS RACIALES AU CRIBLE DES SCIENCES SOCIALES

LECTURES

Nyenyenzi Aymar, Ansoms An, Vlassenroot Koen, Mudinga Emery, Muzalia Godefroid, éd. 2019. *La Série Bukavu. Vers une décolonisation de la recherche.* Louvain : Presses universitaires de Louvain.

Véronique Clette-Gakuba

Centre de recherche METICES,

Université libre de Bruxelles (Belgique)

Veronique.Clette@ulb.be

Cela fait plusieurs années qu'une littérature scientifique se penche sur les questions liées aux pratiques de recherche dans des régions en guerre ou dans des contextes post-conflits. Il s'agit d'un corpus qui questionne les implications aussi bien éthiques, épistémologiques, politiques que méthodologiques que recouvre la réalité empirique de ces recherches menées depuis une position de vulnérabilité, où le ou la chercheur-e se retrouve confronté-e à des risques de violence. *La Série Bukavu. Vers une décolonisation de la recherche* aborde ces mêmes questions non pas dans une perspective qui se voudrait généraliste mais à partir d'un point de vue situé. Précisément, l'ouvrage situe cette question dans le contexte des inégalités raciales et postcoloniales qui placent les chercheur-es du Sud en position de subalternité structurelle par rapport aux équipes de recherche et aux commanditaires du Nord.

En termes de politique du savoir, la forme de cet ouvrage est aussi importante que le fond. Il convient donc d'en dire quelques mots. *La Série Bukavu* est le fruit d'un travail de réflexion mené par un groupe de chercheur-es de Bukavu (Est de la République Démocratique du Congo) sur leurs situations et leurs expériences de recherche dans des environnements en conflit ou post-conflits, des environnements qui par ailleurs constituent leur lieu de

vie ou qui leur sont en tout cas proches. Sont ressortis de ces échanges toute une série d'enjeux, habituellement tus, relatifs à une position de chercheur-e dont la contribution dans le processus de recherche se trouve être totalement invisibilisée. Tout en analysant les conditions de production de cette subalternité, la préoccupation du groupe de travail est aussi de parvenir à créer un espace de visibilité de ces enjeux ; d'où la réalisation d'un blog dynamique dont sont issues les contributions que l'on retrouve dans *La Série Bukavu*.

Cet ouvrage collectif constitue donc le résultat d'un travail *en train de se faire* qui analyse les rapports de domination Nord/Sud dans le domaine de la recherche collaborative sur le continent africain, et ce à partir de l'expérience de ces chercheur-es étiqueté-es de manière condescendante « assistant-es de recherche », « chercheur-es locaux » ou encore « chercheur-es du Sud ». Comme le souligne l'introduction, la discussion sur les difficultés de la recherche collaborative n'est pour une fois pas menée par ceux-là même qui détiennent les commandes de la recherche et qui, depuis une position de surplomb, pensent pouvoir apporter des améliorations. Partant de l'expérience des « assistant-es de recherche », les problèmes qui sont mis en exergue ne relèvent pas uniquement du registre de nouvelles pratiques à aménager. Plus fondamentalement, les problèmes mis en exergue sont de nature à révéler la profondeur des mécanismes d'inégalité sur lesquels se greffe la colonialité du savoir.

Il ressort des différentes contributions de *La Série de Bukavu* la vision d'un processus de recherche structuré dans son entièreté – depuis la définition des budgets jusqu'aux publications scientifiques, en passant par la construction de l'objet de recherche et la récolte des

données – par les inégalités Nord/Sud. Par-là, il faut entendre que la production scientifique se fonde sur une division forte du travail qui oppose les concepteurs de la recherche (les bailleurs de fond et les chercheur-es blancs) et les exécutants de la recherche, c'est-à-dire les « assistant-es de recherche » sur lesquels l'on compte pour accéder au *terrain*, pour négocier la participation du *terrain* et pour récolter les données. Des chercheur-es, seul-es les chercheur-es blanc-hes sont identifié-es, à travers les publications scientifiques, comme les auteur-es de la recherche.

Ce que l'ouvrage a de plus intéressant et novateur réside dans l'analyse spécifique des problèmes auxquels se confronte cette catégorie de chercheur-es pris comme « assistant-e ». Ceux-ci révèlent la manière dont les projets de recherche, pensés au Nord, prennent pour acquis la disponibilité d'un *terrain* et se déchargent alors de toutes les responsabilités éthiques et politiques que pose la question du rapport au terrain. L'« assistant-e de recherche », parce qu'autochtone, est supposé être prédisposé à convaincre un terrain à participer et à pouvoir transmettre des données en des temps relativement réduits. Les expériences qui sont relatées montre, bien au contraire, toute la difficulté de la construction d'un rapport de confiance au terrain et ce, en particulier, dans des régions où les populations vivent dans des situations de grande précarité et qu'elles doutent, à juste titre, des retombées que la recherche pourrait avoir sur leurs conditions de vie. Les contraintes qui reposent sur les « assistant-es de recherche », en termes de timing et de moyens financiers, sont en totale inadéquation avec les exigences que pose la construction de ce rapport de confiance. Pire, les « assistant-es de recherche » sont ceux et celles sur lesquels retombent les griefs des communautés locales qui, habituées à l'absence de restitution des résultats ou de prise en considération de leurs attentes, appréhendent les programmes de recherche, souvent commandités par des ONG, avec méfiance. Mis dans l'incapacité de combler ces manquements éthiques, les « assistant-es de recherche » se retrouvent fréquemment accusés d'être ceux et celles qui viennent chercher des données pour « se remplir le ventre ».

Les contributions montrent que les protocoles de recherche n'investissent pas la question de cette construction du rapport au terrain, ce qui a comme effets de produire des objectifs de recherche éminemment problématiques d'un point de vue éthique mais aussi, parfois, de mettre, la vie des « assistants de recherche » en péril. D'autres contributions abordent la relation asymétrique Nord/Sud sous l'angle du contrat de travail en soulignant la zone d'informalité dans laquelle ils et elles sont contraint-es d'exercer leur travail de terrain (des contrats bénévoles, par exemple). Et lorsque des contrats formels existent, ceux-ci s'avèrent grandement insuffisants dans leurs termes pour couvrir toute une série d'imprévus en termes de sécurité, de frais de transport, de logement, etc.

Outre les processus d'invisibilisation que connaissent les chercheurs du Sud, l'on peut donc parler d'une vraie ligne raciale qui facture cette catégorie de « chercheur-e ». La charge raciale autour des différents profils de chercheur.e est un élément bien présent dans ces relations Nord/Sud. L'une des contributions amène subtilement cette dimension raciale en faisant observer le misérabilisme avec lequel les chercheurs du Sud sont globalement perçus, à savoir comme n'ayant pas particulièrement d'ambition scientifique, ce qui vient insidieusement légitimer une différence de traitement. À cela, il faut ajouter que « les assistant-es de recherche » ne sont pas couverts par une assurance pour les risques qu'ils encourent sur des terrains dangereux. La ligne raciale, se mesurant au niveau de la différence de valeur que représentent les vies blanches et les vies noires, se rend ici particulièrement palpable.

La Série Bukavu est une processus de réflexion sur la recherche collaborative menée sur le continent africain qui apporte une nouvelle voix à cette discussion. C'est une réflexion que ce groupe de chercheur-es veut mener avec leurs partenaires du Nord en plaidant pour la prise en considération de la positionnalité des chercheur-es et des équipes de recherche. Parmi les dynamiques de pouvoir en jeu, une piste de réflexion porte sur la question de la domination des cadres de pensée imposés depuis l'Occident. À partir de cet ouvrage, une autre prise de réflexion serait celle du rapport au terrain : plutôt que de prolonger un modèle de recherche basé sur l'allant-de-soi d'un

terrain disponible, conduisant inévitablement vers des pratiques d'extractivisme, comment, à la place, penser la recherche, l'objet de la recherche, à partir d'un rapport au *terrain* à construire ? En appréhendant les liens entre race, pratique de terrain et production scientifique, *La Série Bukavu* apporte une réflexion qui est essentielle à cette question. Dépassant une discussion épistémologique uniquement, elle permet de penser une écologie décoloniale des pratiques situées dans la recherche collaborative.

Pérez, Amín. 2022. *Combattre en sociologues : Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad dans une guerre de libération (Algérie, 1958-1964)*. Marseille : Agone.

Paul A. Silverstein
Reed College (USA)
silverasp@reed.edu

C*ombattre en sociologues* est une analyse impressionnante et complète du développement de l'engagement politique et de la *praxis* sociologique de Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad, alors jeunes chercheurs pendant la lutte anticoloniale en Algérie. À partir de documents d'archives (correspondance, notes, brouillons) et d'entretiens avec les anciens collègues, camarades et collaborateurs de Sayad et Bourdieu, ainsi que de lectures attentives de leurs œuvres publiées, le sociologue et historien dominicain Amín Pérez retrace leurs trajectoires politiques, intellectuelles et amicales entrelacées de la fin des années 1950 jusqu'au début des années 1960. Pérez souligne leurs engagements anticoloniaux « libéraux » – leur positionnement se situe entre les défenseurs de l'Algérie française et les idéologues métropolitains d'une révolution utopiste – et comment ils les ont traduits en un programme innovant de recherche et d'écriture sociologiques empiriques. Bourdieu a qualifié plus tard la sociologie de « sport de combat », mais Pérez soutient que, pour Bourdieu et Sayad, c'était une véritable arme dans un combat mené contre l'État colonial (et postcolonial) et contre les structures de domination plus largement.

Depuis la disparition de Bourdieu en 2002, un bon nombre

d'études francophones et anglophones se sont concentrées sur cette période de sa vie et de son œuvre, retraçant certains de ses concepts clés et de ses évolutions théoriques du temps de ses recherches pendant la guerre d'indépendance algérienne. Néanmoins, s'appuyant plutôt sur des travaux et entretiens publiés, aucune d'entre elles n'a puisé dans la même richesse de documents d'archives. Pérez donne ainsi une vision beaucoup plus nuancée de la manière dont les différents projets de recherche empirique en Algérie se sont développés et mis en œuvre, dont les équipes de recherche se sont réunies et administrées, parfois à distance, et comment elles ont abouti aux différents travaux qui ont été publiés ainsi qu'à un certain nombre de projets de publication qui n'ont jamais abouti. Pérez insiste surtout sur le rôle central de Sayad dans ces projets et dans la trajectoire intellectuelle et politique de Bourdieu, tout en insistant également sur la trajectoire indépendante de Sayad. Dans la plupart des travaux antérieurs, Sayad apparaît comme un personnage secondaire dans un récit centré sur Bourdieu, mais Pérez, s'appuyant sur une correspondance étendue et intime, lui donne la place centrale qu'il mérite.

Le livre se distingue également en situant Sayad et Bourdieu dans le champ dynamique de la politique coloniale algérienne de ses dernières années. Pérez détaille l'émergence d'une tendance « libérale » qui réunissait des militants et des intellectuels « français » et « algériens », et il raconte comment Bourdieu et Sayad s'y situaient et nouèrent des relations étroites avec nombre de militants et écrivains libéraux tels Mouloud Feraoun et d'autres assassinés plus tard par l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS). Son analyse de la façon dont Sayad et Bourdieu ont engagé, en s'inspirant et en même temps en se distinguant des interventions d'Albert Memmi et de Frantz Fanon, est particulièrement remarquable. Ces comparaisons entre intellectuels engagés (anti)coloniaux sont un peu complexes en raison des positions et des trajectoires sociales différentes de Memmi et de Fanon, respectivement en tant que juif tunisien et un homme noir des Caraïbes, et il aurait été utile de discuter davantage de la manière dont ces différences pourraient également expliquer leurs différentes évaluations de la situation coloniale et visions de la révolution.